

Le printemps  
C'est l'angélisme  
C'est charmeur  
C'est tendre  
C'est plein de bébés de toutes espèces  
Et surtout ça regorge d'espoir

Et chaque année on oublie qu'il y a un automne et un hiver

Et le renard chouchoute ses nouveaux-nés  
Et il leur prémâche les nouveaux-nés du lapin  
Et le lapin regarde le pré fleuri et dit :  
Il y a de l'espoir  
Et derechef il rebaise la lapine  
Et ils sont heureux

Ainsi va la vie

Soleil et lumière

Et le sang qui bout et la vie qui s'accroche et la grande marmite de sorcière des joies et des peines.

Et le vol du milan et la queue du renard et le toucher de l'herbe gelée au bout de mes doigts

Et les baisers sur tes mains

Avant qu'ils se ferment un jour  
Je me remplis les yeux  
Du ventre gris des nuages chassés par le vent  
De leur panache blanc  
Du vol du milan qui lutte à contre-courant  
Du grand théâtre des choses qui vont de la vie à la mort  
Et vice versa

Je suis en amour avec ce monde d'émotions  
Jusqu'à ce qu'il disparaisse avec ma perception  
Jusqu'à ce qu'il s'annihile  
Parce qu'il ne sera plus utile  
À la pensée des cartes mères

Le soleil se délite  
Derrière la herse des troncs d'épiceas  
Où plane la grande paix des bois  
Qui n'ont pas besoin de nous  
Tout heureux déjà d'un ballet d'éphémères

J'ai dans les oreilles la chanson de Solveig  
C'est le chant de l'humain  
Quand sa tendresse ravie interroge en vain  
Le non-dit des choses

Être là  
Regarder  
Ouir  
S'imprégner  
Déguster  
L'instant  
S'émerveiller  
Que cela existe  
Au lieu de  
Rien  
Qui va venir

tu as posé ta main sur la mienne  
le soleil flamboie sur tes ongles peints  
mes yeux se laissent aller sur la piste de ski de tes seins  
ton épaule frissonne contre mon épaule  
je sens frémir ton sang vibrer ton cœur palpiter ton sexe  
et là  
assis dans les hautes herbes semées de mauves et de marguerites  
dans l'instant  
ensemble  
nous vivons

tout seuls nous n'aurions jamais osé

Inlassablement la nature se renouvelle  
Elle ne renaît pas  
Elle n'est jamais morte  
Ses réveils sont joyeux  
Amoureux  
Fleuris et chantés

Nous les singes  
Et les autres animaux  
Nous n'avons qu'un printemps  
Un peu fou  
Après quoi  
Nous regardons défiler ceux du monde  
En attendant notre hiver

L'herbe est verte  
Et ton pied  
Parmi les jonquilles  
Nu

Entre deux nuages filtre l'insécurité du printemps  
L'incertitude d'un soleil qui bégaie  
Qui balbutie  
Qui bredouille  
Qui baragouine  
Qui marmotte  
Qui merdoie  
Et qui n'arrive pas  
À chanter à plein poumons  
À occuper le ciel  
À réchauffer mon coeur engrisé  
Il me traîne en longueur dans un éternel demain  
À petit coups d'espoir  
Comme une carotte  
Celle qui fait avancer l'âne

Les nerfs  
Cordes d'arcs  
Silence  
Besoin de creuser un puits profond  
De s'asseoir tout au fond  
Pour regarder le disque du ciel  
Depuis le plus intérieur de la poitrine  
Là où  
Ça crispe

tombe la nuit  
trou noir  
ton tas de viande vit sans toi

demain  
résurrection  
prétentieuse conscience à éclipses  
même pas maître du rythme du coeur

tu crois que tu gères  
et presque tout t'échappe

sauf  
Il faut l'espérer  
le chant dérisoire et joli de la mésange

Ô les nuages  
Ô cet impossible ailleurs  
Ô cet aimant qui colle mes pieds à la terre  
Ô pesanteur des choses

Et ce besoin d'air  
Ce besoin de vol même pas d'oiseau  
Mais plus libre encore  
Vapeur

Hors de la lourde peau du singe

Tout est vert  
Déjà  
Le printemps n'est qu'un instant  
Le bouquet d'une fusée  
Il fait encore frais et déjà s'annonce le long ennui de l'été

Frères humains qui vivez dans le béton  
Et le trafic  
Savez-vous ce qu'est la longueur du temps ?  
L'immutabilité des couleurs ?  
L'immobilité des arbres ?  
La prévisibilité des heures  
Et le stupide et doux regard du mouton qui vous dévisage ?

Tout est vert  
La forêt fait écran et  
Dans la main fermée du feuillage  
La claustrophobie me prend

En marchant ensemble  
Main dans la main  
J'avais cru

En me dissolvant dans tes yeux  
En respirant tes lèvres  
J'avais cru

En sentant battre ton sein contre ma poitrine  
En plaçant la paume en conque sur lui  
En me sentant accueilli  
J'avais cru

En te serrant  
En t'embrassant  
En te prenant  
En te perçant  
J'avais cru

Mais tu es toi  
Mais je suis moi  
Des galaxies nous séparent  
Des univers nous narguent  
Nous resterons toujours  
Chacun d'un côté de quelque chose  
Dans notre sac d'épiderme  
À désirer le monde d'avant

Alors simplement je te regarde  
Et je rêve  
Un peu

Quelqu'un a posé cette boîte de coca argentée sur la nudité lisse et glacée du  
stratifié et sous la lumière morte du néon  
Une ombre rigide est leur enfant  
Tout cela n'existe que par mon regard  
Je ferme les yeux  
Je choisis le néant  
Confortable

il fait gris  
avec ou sans sucre votre journée ?  
avec ou sans plaisir ?  
ils disaient  
chaque jour nouveau est une aventure  
chaque aube  
avec ou sans nuage  
est un départ vers un continent  
tu parles !  
c'était peut-être vrai avant  
mais aujourd'hui je connais avec précision l'inéluctable cours des choses  
le thé d'abord  
sans sucre  
un grand Yunnan suivi par exemple d'un Yin Zhen  
toujours sans sucre  
le petit déjeuner ensuite  
sans trop de sucre  
puis satisfaire les émonctoires  
vidanger quoi  
sans sucre  
cela va sans dire  
puis sortir le chien dans la même intention  
(après il a un bout de sucre parce qu'il a bien fait sur l'accotement)  
Puis la journée s'étire, avec ou sans intérêt  
remplie de trucs avec ou sans passion que j'aurai oubliés demain  
et le soir  
le soir noir s'entend  
je mange  
bien  
avec ou sans appétit  
je prends une douche  
avec ou sans savon  
je prends aussi mes médocs pour le cœur  
avec de l'eau  
avec ou sans bulles  
et je vais me coucher  
avec ou sans télé  
plutôt sans  
pour une nuit avec ou sans rêves  
c'est selon  
mais  
avec la conscience que l'horloge a encore décompté vingt-quatre heures  
avec ou sans tic-tac

j'ai écouté, lu, pensé, constaté, critiqué, évalué, découvert, je me suis  
enthousiasmé, j'ai abandonné, j'ai accepté, refusé, aimé, détesté, fanfaronné  
rien qui ait pu rassurer le petit garçon seul, triste et perdu

que n'as-tu assez hurlé  
juif de Babi Yar  
que n'as-tu fait entendre le cri de l'horreur pure  
tu es mort en silence  
dans le seul aboiement des fusils  
que n'as-tu dérangé à jamais leur monde cocoon de consommateurs béats  
que n'as-tu perturbé leur sommeil  
que n'as-tu filé des cauchemars à toutes les bêtes humaines  
ils se disputent déjà autour de ta fosse  
ils se renvoient la balle qui t'a fait sauter le crâne  
ils t'oublieront  
je te le dis

et ils recommenceront

je vais arrêter de bavasser  
stopper ma salive  
clore le dire  
verrouiller mon clapet

tellement vomi de mots déjà  
comme une lave  
tellement redit  
mille fois  
tellement  
usé jusqu'à la corde les sons eux-mêmes  
qu'il ne me reste plus qu'à faire du scat poème  
ba be lou la  
da da  
waps  
pou pou pi dou  
zah zhu zah  
tap tap

Voilà

L'air qui tranchait comme une lame affûtée s'est soudainement attendri

Fourrure polaire encore

Mais douceur sur ma peau qui cesse de lutter

Qui redevient disponible aux embrassements de nos mains

Aux effleurements du vent

C'est un peu d'espoir qui s'exhale

Un projet de tissilage qui geste en secret sous la neige

Une promesse que la vie sera encore là

Quand nous aurons disparu

Et le sang se défige

Et il coule à nouveau

Déterminé comme une lave

Dans les profondeurs insondables de la chair et du devenir

Elle est superbe  
Sa peau a la douceur fripée du crêpe  
Ses seins l'abandon vivant des cascades  
Sa croupe la gourmandise d'un saint-Honoré  
Elle a pris le ventre rond des poissons-lune  
Et ses yeux bougent là-dessus comme des émeraudes  
Ils luisent de tout l'amour et de tout le savoir du monde  
Sa main dans la mienne est chiffon précieux de soie  
Son cœur y bat dans des galeries à peine souterraines et bleues  
Sa pommette droite saille  
Juste assez pour s'encastrier sous ma clavicule gauche  
Et y mêler avec ma chair usée  
Tout ce que l'interminable vie a condensé  
De tendresse  
Et de  
Certitude  
Qu'on approche vraiment cette fois de la fin

A force de te toucher  
Je ne te sens plus  
M'amie  
Je sais juste que tu es là  
Mais je ne sais plus si tu es toi ou moi  
Je ne sais même plus ce que nous sommes  
Enracinés  
Flétris comme une écorce  
Battus des vents  
Délayers dans les pluies molles de l'été  
Et bientôt morts  
Entrelacés

j'ai pris ma colère par le cou  
elle se débattait  
je l'ai mordue  
elle criait  
je lui ai hurlé  
ta gueule  
je l'ai fourrée dans le coffre  
et j'ai roulé comme un dingue  
droit devant moi  
jusqu'à ce que les panneaux disent en allemand  
parkplatz  
je me suis arrêté et  
secoué de sanglots  
je l'ai sortie de là  
elle n'y était pour rien

j'avais des remords  
et  
presque plus de carburant

C'est une sensation curieuse que d'écrire ceci  
Pénétré de la certitude  
Que dans une fraction de seconde des étoiles, cela aura disparu.  
Comme la douceur de ton bras, m'amie, n'a fait qu'un vol de papillon  
Comme le nœud de nos mains, tant vital, tant plus éphémère que le noeud des  
racines, n'a été que frôlement

C'est une sensation curieuse  
Que le temps  
Qui nie ce qui a été  
Et renie déjà  
Ce qu'il vient de créer

La tiède nuit de juin c'est une femme douce et légèrement sucrée  
C'est un velours  
C'est un chien à poils longs  
C'est une tendresse feutrée  
C'est mon premier émerveillement d'enfant

C'est  
La luciole  
Qui écrit la magie

C'est  
Disney